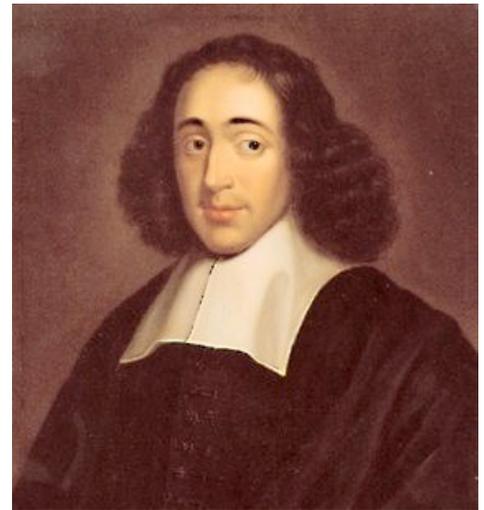


4. Spinoza

Lorsque nous avons étudié Descartes, nous avons constaté que certains aspects de sa philosophie nous gênaient : le corps est vu comme une machine, la matière est radicalement séparée de la pensée, sa philosophie rappelle le vieux dualisme platonicien et chrétien... Dès le XVII^{ème} siècle, les idées de Descartes trouvent des opposants, le plus fascinant est sans doute Spinoza.



Baruch d'Espinoza, dit Spinoza (1632-1677), est issu d'une famille juive de commerçants aisés d'origine portugaise. Il vécut toute sa vie en Hollande laquelle était alors au sommet de sa puissance économique et de son rayonnement intellectuel et artistique. C'était un élève doué, mais aux idées trop provocatrices. Il fut assez vite mis à l'écart de la société (il fut expulsé des institutions juives) et dut publier sous un faux nom. Il fut insulté pour son « athéisme », on refusait de lui parler, un fanatique tenta même de l'assassiner. Au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle, «spinoziste» était une injure signifiant irréligieux, irrespectueux. Passionné de mathématique, de science et de philosophie, Spinoza, appelé « le prince des philosophes » par Gilles Deleuze, inspira Nietzsche, les psychanalystes et beaucoup d'autres penseurs.

Les erreurs du cartésianisme

Spinoza s'inspire de Descartes en ce qui concerne sa méthode, mais il va remettre en cause les points centraux de la philosophie cartésienne. Selon lui, l'idée d'un Dieu créateur et transcendant est intenable. Le Dieu des religions monothéistes est doué d'une volonté, d'une personnalité et règne sur le monde « d'en haut ». Avec une telle définition, les paradoxes sont nombreux. Par exemple, si **Dieu a une volonté** et qu'il « veut » certaines choses, cela signifie alors qu'il désire et donc connaît le manque. Comment Dieu, cet être parfait et tout-puissant, pourrait-il subir un manque ? Dieu pourrait-il changer d'avis, être indécis ou inconstant ? Descartes divisait l'homme en deux, d'un côté le corps, machine périssable, de l'autre l'esprit, âme immortelle. Cette division va de paire avec l'idée d'un Dieu transcendant qui serait pur esprit. Mais comment alors expliquer les **interactions entre l'âme et le corps** ? Comment la pensée à l'état pur, totalement séparée de la matière, pourrait-elle influencer le corps ?

Un autre élément de la philosophie de Descartes gêne Spinoza, il s'agit de sa conception de la volonté. L'idée d'une âme disposant librement de ses volontés ne sont que fictions aux yeux de Spinoza. Ici, ce dernier va trouver une idée révolutionnaire qui est fondamentale pour comprendre l'être humain. Pendant des siècles, les théologiens et les philosophes ont défendu l'idée que nous étions libres, et que notre volonté commandait à notre corps. Pendant l'ère chrétienne, les prêtres insistent sur le rôle de la volonté. Il suffit de le vouloir pour résister à la tentation. Faire le bien est une question de volonté. Nous serions libres de choisir dans toutes les situations. Pourquoi, alors, ne choisissons-nous pas toujours le bien ? Pourquoi ne sommes-nous pas capables de faire ce qui est le plus sage pour nous dans toutes les situations ? Spinoza va complètement changer cette morale contestable du **libre-arbitre**. Selon lui, le bien et le mal ne dépendent pas de la volonté.

Comme nous allons le voir, la philosophie de Spinoza va non seulement proposer une nouvelle métaphysique, mais également une nouvelle définition de Dieu, ainsi qu'une nouvelle morale. Mais, commençons par Dieu et la religion...

Dieu est la Nature

Spinoza rejette l'idée d'un Dieu qui serait une personne transcendante, une entité qui nous regarderait d'en haut; il identifie **Dieu à la Nature**. Selon lui, Dieu est immanent, infini et dans toutes les choses qui existent. En dehors de Dieu, aucune substance ne peut être donnée ni être conçue. Dieu est puissance infinie, mais la toute-puissance de Dieu n'est pas l'arbitraire ou le possible, Dieu agit nécessairement selon ses propres lois. Il ne prend pas de décision selon son envie, il ne choisit rien, il n'éprouve rien. Il ne s'agit même pas d'une personne. « Dieu n'est pas un monarque, ni un juge, ni un père » écrit Spinoza dans le *Traité théologico-politique*. Il n'est pas question ici d'obéissance, il est question **d'admiration rationnelle**. La perfection de Dieu n'est pas morale ou esthétique, elle est une plénitude d'être. En Dieu, nécessaire et infini, il n'y a pas de manque, il n'y a pas de possible incertain ou de potentialité non réalisée, la perfection de Dieu est d'être tout ce qu'il peut être. C'est en ce sens que Dieu est parfait. Il est "achevé".

Cette fameuse « volonté divine » souvent invoquée montre en fait notre ignorance, explique Spinoza. Lorsque nous ne comprenons pas une situation, nous trouvons une réponse toute faite qui évite de devoir trop réfléchir : « c'est Dieu qui l'a voulu ». Dans l'*Ethique*, il déclare : « la volonté de Dieu, cet asile de l'ignorance... ».

Spinoza développe en fait un **panthéisme**, c'est-à-dire, une philosophie qui identifie Dieu et le monde. Le Dieu de Spinoza est immanent, il ne se différencie pas de la Nature. Il le définit encore comme une force, une puissance de vie qui fait persévérer les choses dans leur être. Dieu serait la cause immanente de tout ce qui existe. En **enlevant à Dieu toute personnalité, volonté et transcendance**, Spinoza lui retire finalement tout privilège, toute souveraineté. Voilà pourquoi il fut considéré comme un athée. Il reprochait en fait à ses contemporains d'avoir une vision anthropomorphique de Dieu et de justifier tout par la volonté divine. Spinoza va alors se rendre compte que le problème majeur des hommes est qu'ils ne se connaissent pas. Ils invoquent Dieu car ils ne se comprennent pas eux-mêmes.

Le désir est l'essence de l'homme

En 1675, Spinoza écrit l'*Ethique* qui a pour but de montrer aux hommes la voie de la libération individuelle intérieure. Ce livre veut mettre en exergue notre ignorance et nous montrer comment elle est responsable de notre malheur. L'homme ne se connaît pas suffisamment, cette ignorance est la source de beaucoup d'erreurs. Pour arriver à nous comprendre, il faut d'abord se poser les bonnes questions : qu'est ce qui nous fait agir ? Est-ce la volonté qui décide de nos actions comme voudrait nous le faire croire Descartes et les théologiens ? Ou bien sommes-nous moins libres que ce que nous croyons ? Quelle est l'origine de nos actes ? Qu'est ce qui motive nos agissements ?

Spinoza fut le premier à affirmer que nos actions et nos pensées sont d'abord dictées par nos **désirs**. La notion de désir est centrale dans l'œuvre de Spinoza, il déclara même que « le désir est l'essence de l'homme ». Il pense que l'homme désire et que celui-ci croit à tort qu'il choisit librement ses appétits. Spinoza nous explique que l'homme ne décide pas de ses désirs, que la volonté n'est pas responsable des envies. En fait, le désir est toujours premier et nous avons l'illusion de le maîtriser. Les désirs sont imposés à l'homme de l'intérieur et s'il veut les accomplir correctement, il doit apprendre à mieux les connaître.

Par exemple, nous ne maîtrisons pas et ne comprenons pas notre colère, notre jalousie, notre envie de reprendre un verre, de fumer, d'être infidèle, de faire souffrir. La cause initiale de nos actes ne nous est pas donnée d'emblée. Elle est dans le corps, ou dans ce que Spinoza appelle "la conscience mutilée" (qui ressemble à l'inconscient exposé par Freud deux siècles plus tard).

Il ne faudrait cependant pas garder une vision cartésienne de l'homme. Le désir dépend du corps, mais le corps et l'esprit ne sont pas deux réalités totalement distinctes et séparées comme le disait Descartes. L'homme n'est pas un doublet esprit-corps, il est unifié. Spinoza refuse l'idée que l'esprit commande au corps. **L'âme et le corps sont l'expression d'une même réalité**. L'esprit est un acte de connaissance du

corps. Le désir n'est autre que l'appétit, les impulsions, les efforts du corps pour persévérer dans son être et de l'esprit pour comprendre les choses. Cette vision du corps est totalement nouvelle pour l'époque. Pendant des siècles, le corps fut considéré comme le lieu du péché, de l'erreur. La volonté devait lutter contre les désirs et presque renoncer au corps. Spinoza refuse cette vision de l'homme. Il ne faut pas condamner le corps, nous sommes fondamentalement des **êtres charnels**, nous devons accepter cela. Sans notre corps, nous ne sommes plus rien, le blâmer ne nous avance à rien, cela peut seulement nous empêcher de vivre pleinement.

Une plus grande connaissance de nos appétits nous rendrait plus joyeux. Sans cette réflexion sur les affects, les hommes sont influencés par des passions tristes (la crainte). Le but de la philosophie et des organisations politiques est d'amener les hommes à vivre en sage guidé par la raison. L'Etat doit aller dans le sens de la rationalité. Il doit lutter contre la peur, la haine, la soumission et toutes formes de passions tristes ou morbides. L'Etat doit encourager les hommes à comprendre le monde et eux-mêmes. C'est ici que le rôle de l'**éducation** et de l'enseignement prennent tout leur sens.

Spinoza, *Ethique*, 1675.

« Or tous les préjugés que je me propose de signaler ici découlent de ce seul fait que les hommes supposent communément que toutes les choses naturelles agissent, comme eux-mêmes, en vue d'une fin ; mieux : ils tiennent pour assuré que Dieu lui-même dirige toutes choses en vue d'une certaine fin, affirmant en effet que Dieu créa toutes choses en vue de l'homme, et l'homme pour qu'il honorât Dieu. [...]

Ainsi ce préjugé, tournant à la superstition, s'est profondément enraciné dans les esprits, et fut pour chacun une raison de consacrer tout son effort à la connaissance et à l'explication des causes finales de toutes choses. Mais tandis qu'ils cherchaient à démontrer que la Nature ne fait rien en vain (c'est-à-dire qui ne soit à l'usage des hommes), ils semblent surtout n'avoir rien prouvé d'autre que le fait que la Nature et les Dieux délirent aussi bien que les hommes. Mais voyez, je vous prie, où l'on s'égare ! Parmi tant de commodités offertes par la Nature, ils ont dû trouver bon nombre d'inconvénients, comme les tempêtes, les tremblements de terre, les maladies, etc., et ils ont décidé que tout cela provenait de la colère des Dieux, devant les offenses des hommes ou les fautes commises dans le culte. Et, bien que l'expérience protestât chaque jour et montrât par une infinité d'exemples que les avantages et les inconvénients échoient indistinctement aux pieux et aux impies, ils ne se sont pourtant pas défait de ce préjugé invétéré. Ils ont trouvé plus expédient de mettre ce fait au nombre des choses inconnues dont ils ignoraient l'usage, et de demeurer dans leur état actuel et natif d'ignorance, que de renverser tout cet échafaudage et d'en inventer un autre. [...]

Certes les choses se passeraient d'une façon bien plus heureuse, s'il était au pouvoir des hommes de se taire aussi bien que de parler. Mais l'expérience enseigne assez que rien n'est aussi peu au pouvoir de l'homme que sa parole, et il ne peut rien aussi peu bien faire que diriger ses appétits. (...) C'est ainsi qu'un petit enfant croit librement désirer le lait, un adolescent irrité vouloir la vengeance, ou un lâche, la fuite. L'homme ivre croit également, par un libre décret de la Mentalité, dire des choses que, devenu lucide, il voudrait avoir tues ; de même le délirant, la bavarde, l'enfant et un grand nombre d'individus de même farine croient parler par un libre décret de la Mentalité, alors qu'ils sont incapables de contenir l'impulsion de parler. Ainsi donc, l'expérience n'enseigne pas avec moins de clarté que la raison, ce fait que les hommes se croient libres par cela seul qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes qui les déterminent. »